

Teodor de Wyzewa face à ses maîtres

Toute l'activité critique et littéraire de Teodor de Wyzewa peut être placée sous le signe d'une évolution, sinon d'une révolution qui a transformé un théoricien du symbolisme, inspiré des idées schopenhaueriennes, en traducteur de textes hagiographiques et écrivain converti au catholicisme. Certes, dans son dernier roman largement autobiographique, *Le Cahier rouge ou les deux conversions d'Étienne Brichet* (1917), Wyzewa, à la veille de sa mort, décrit les étapes de son rapprochement à la religion. Mais les indices d'un renversement progressif des valeurs esthétiques se laissent déjà apercevoir à travers le choix d'articles critiques réunis par lui en 1895 sous le titre significatif *Nos Maîtres*. Après avoir saisi l'essentiel du mouvement symboliste dans les années 1880, Wyzewa prend ses distances avec cette période et commence à réviser des idées qui ont marqué toute une génération.

Et pourtant, tout en admettant une vision renouvelée du monde, Wyzewa déclare dans l'avertissement aux lecteurs que tous ses articles, quelle que soit la date de leur publication, constituent des hommages rendus aux maîtres dont il a subi la plus forte influence. Étant donné le rôle des maîtres dans la formation des goûts esthétiques des jeunes symbolistes, Wyzewa dédie son recueil à tous ceux qui l'ont accompagné dans son travail de critique et partagé son admiration pour les héros intellectuels de l'époque, notamment à ses « anciens collaborateurs de la *Revue Wagnérienne* et de la *Revue Indépendante*, aux premiers pèlerins de Bayreuth, aux habitués des mardis de M. Mallarmé, à ceux qui ont aimé Laforgue et frêmi d'enthousiasme aux royales périodes de notre grand Villiers » (1895, p. I-II). Wyzewa, en tant qu'ancien disciple, garde un sentiment de nostalgie et de tendresse envers ses maîtres, sans

■ Anna Opiela-Mrozik – maître de conférences à l'Institut d'Études romanes de l'Université de Varsovie. Adresse de correspondance : Institut d'Études romanes de l'Université de Varsovie, ul. Dobra 55, 00-312 Varsovie, Pologne ; e-mail : am.opiela@uw.edu.pl
ORCID iD : <https://orcid.org/0000-0002-4349-0631>

marquer ouvertement son détachement par rapport à leur enseignement. Comment pourrait-on donc définir le type de relations qu'il entretient avec ses maîtres ? George Steiner relève trois possibilités, en indiquant en même temps une multitude de formes nuancées ou mélangées : le cas où les maîtres ont détruit leurs disciples ou anéanti leurs ambitions, le cas contraire, lorsque ce sont les élèves qui « ont subverti, trahi et ruiné leurs maîtres », et la situation de l'échange réciproque qui se joue en terme d'amitié et rend la relation maître-disciple profitable pour les deux parties (2003, p. 11-12). L'analyse des rencontres intellectuelles que Wyzewa a bien décrites dans ses articles semble d'autant plus importante que le recueil a été conçu en vue d'un objectif éducatif : donner une leçon et indiquer un chemin à ceux qui sont en quête de leur propre système de valeurs à l'époque d'une crise intellectuelle et morale.

Nous nous proposons donc de passer en revue les idées qui se dégagent des articles critiques et des textes littéraires de Wyzewa afin de présenter son attitude à l'égard de ceux qu'il s'est choisis pour maîtres et dont il s'est progressivement détaché au nom de l'idéal chrétien d'amour et de compassion. Voici un esthéticien, épris de l'intellectualisme schopenhauerien et projetant une visée métaphysique sur l'œuvre musicale de Wagner, qui finit par adopter une position de moraliste prônant des valeurs éthiques illustrées par le personnage de saint François d'Assise. Le cheminement spirituel de Wyzewa s'identifie à un affranchissement progressif de l'emprise de l'art et de la science en vue de renouer avec la vie.

1. Wyzewa, un wagnérien et schopenhauerien fervent ?

Il est bien évident que Wyzewa entame sa brillante carrière de critique par et pour le personnage de Wagner, même si l'œuvre de celui-ci, non soumise à une analyse approfondie, n'est qu'un prétexte à de libres réflexions sur l'art dit « wagnérien » qu'il est nécessaire d'assimiler à l'art symboliste. Sans se soucier de connaître à fond les œuvres et les écrits théoriques du compositeur allemand, le critique réussit à formuler sa propre définition du wagnérisme, prise dans un sens global et élargie à tous les domaines de l'art (peinture, littérature et musique). Dans une dizaine d'articles publiés entre 1885 et 1888, le jeune émigré polonais expose, avec une passion d'exégète, les fondements philosophiques du symbolisme, en y ajoutant son interprétation de l'œuvre totale fondée sur la catégorie de la Vie qui pose l'objectif de l'artiste. En dotant l'art wagnérien d'une dimension métaphysique conforme aux principes schopenhaueriens, Wyzewa insiste sur une dialectique constante entre la peinture, la musique et la littérature dont chacune relève pour lui d'un mode spécifique de perception.

Avec quatre articles choisis pour *Nos Maîtres*, Wyzewa essaye d'esquisser les principes d'une esthétique idéaliste librement inspirée des idées schopenhaueriennes. Ce qui paraît essentiel, et témoigne d'une attitude bien autonome face au message du maître, c'est le fait que Wyzewa transforme le pessimisme inspiré de Schopenhauer et re-

vendiqué par les symbolistes en une joie intérieure que peut procurer l'acte de créer. Tout en affirmant son solipsisme extrême avec la conviction que « seul vit le Moi ; et seule est sa tâche éternelle : créer » (« Le Pessimisme de Richard Wagner », 1895 [1885], p. 6), Wyzewa interprète les concepts de Schopenhauer de façon à détourner l'essentiel de sa pensée. Plus encore : avec sa vision d' « un optimisme philosophique radieux » (1895 [1885], p. 9) qu'exprime l'œuvre de Wagner, le critique suggère que c'est le compositeur qui s'est heureusement trompé dans sa compréhension de la doctrine de Schopenhauer en offrant un remède au mal de siècle : « Si les personnages de ses drames sont des souffrants, c'est qu'il était aussi le contemporain de nos pessimismes : mais il a joyeusement créé pour nous un mode nouveau de l'émotion artistique » (1895 [1885], p. 9).

La vision de l'art wagnérien qui, en tant que source d'une joie enivrante, triomphe des « mauvais rêves » et élève l'âme au-dessus des « apparences d'un Monde vain », se retrouve également dans l'hommage poétique que Wyzewa, à la manière de ses collaborateurs de *La Revue wagnérienne*, rend au maître (« Siegfried-Idyll », *La Revue wagnérienne*, 1993 [1886], p. 341). Mais ce qui, dans la pensée esthétique de Wyzewa, renvoie directement aux idées wagnériennes, c'est l'appel à une « synthèse » de la peinture, de la musique et de la littérature. Ces trois domaines de l'art wagnérien, unis pour « recréer, dans une pleine conscience, et par le moyen de signes, la vie totale de l'Univers, c'est-à-dire de l'Âme » (« L'art wagnérien : la peinture », 1895 [1886], p. 15), sont ainsi capables de reconstituer et joindre trois modes de perception : les « sensations » qu'exprime la peinture, les « notions » fixées par la littérature et les « émotions » traduites par la musique. Le concept de Vie, tout forcé qu'il puisse paraître, illustre pourtant un passage moderne entre l'« idée », platonicienne ou schopenhauerienne, et la notion de « vie » qui se retrouvera dans la philosophie bergsonienne (Jenny, 2002, p. 16-17). Il s'inscrit parfaitement dans les défis métaphysiques assignés à l'art par les symbolistes.

Pour Wyzewa qui se considère comme un adepte du wagnérisme, le modèle de cet art idéaliste sera fourni par la musique, le seul art qui sache recréer les émotions les plus subtiles et les plus profondes. D'où le postulat de la musicalité poétique et la tendance à une prose musicale, ce que le critique apprécie, entre autres, chez Villiers de l'Isle-Adam (voir « Notes sur l'œuvre de Villiers de L'Isle-Adam », 1895 [1886], p. 157-159). Mais c'est dans la théorie du roman dit « wagnérien » qu'on peut voir la transposition des idées artistiques du maître, notamment celle du drame musical fondé sur un récitatif, une mélodie continue. Wyzewa, en effet, se prononce pour un roman qui, en joignant la description réaliste à l'analyse psychologique et à la musique verbale mettrait en scène un seul personnage dont la vie de l'âme serait étudiée en détail. Voici la définition du roman cérébral qui, « en accord avec l'hyperconscience, fait de l'analyse du Moi le centre d'un récit qui évacue toute autre problématique » (Michelet Jacquod, 2008, p. 117).

Si Wyzewa met la théorie en pratique en composant son roman *Valbert ou les Récits d'un jeune homme* (1893), l'histoire racontée dans son texte, toute symboliste qu'elle

soit, permet de voir un processus de libération de l'influence de la philosophie idéaliste illustrée par la création de Wagner. Certes, la vision de la réalité qui se ramène à une projection volontaire de l'âme se retrouve dans plusieurs textes de Wyzewa (par exemple, « La philosophie de M. Renan », 1885), mais, à partir de 1887, il est possible d'observer une marche progressive vers une attitude anti-intellectuelle et spontanée face à la vie. Force est de remarquer que la pensée symboliste, basée sur les principes synthétiques de l'art wagnérien, est soumise à sa propre dénégation au moment même de sa formulation. C'est en 1885 que Wyzewa publie l'article « La Religion de Richard Wagner et la religion du comte Léon Tolstoï » où il renouvelle son interprétation de l'Art wagnérien en y voyant un mode de transmission de la religion. Ayant atteint le sommet de son art, Wagner s'est dirigé vers la religion, explique le critique en comparant les idées philosophiques du compositeur et de l'écrivain russe. Il en résulte que tous deux ont construit des doctrines dites chrétiennes mais qui, en fait, s'opposent « à tous les enseignements de l'Église chrétienne » étant « des religions purement morales et positives » (*La Revue wagnérienne*, 1993, p. 244-245). Même si Wyzewa fait référence à Wagner, son article apporte en réalité une explication de la doctrine nommée tolstoïsme qui, loin d'inspirer la foi en Christ, incite à chercher le bonheur avec des moyens propres à l'homme¹.

L'adhésion aux idées de Tolstoï témoigne-t-il du rejet du wagnérisme ? Il est évident que Wyzewa souffre de voir augmenter la popularité des œuvres de Wagner, ce qui conduit à la déformation de leur message (en raison des traductions imparfaites et de la pratique d'exécuter des extraits tirés d'œuvres choisies en fonction des goûts du public). Mais plus qu'un détournement, c'est une réinterprétation qui s'effectue chez le disciple à l'égard de l'enseignement du maître. Wyzewa « a le sentiment d'avoir dépassé son maître, de devoir le répudier afin de devenir lui-même » (Steiner, 2003, p. 16). Ce dépassement ne provoque pourtant pas le chagrin traumatique dont parle George Steiner. Il apparaît comme une conséquence nécessaire de l'évolution de la pensée symboliste qui « se propulse, sans reniement, vers son propre dépassement » (Michelet Jacquod, 2009, p. 27). C'est ainsi que Wyzewa réussit à saisir la nature même du symbolisme qui se caractérisait par une tendance à l'épanouissement au moyen d'une dénégation constante.

1. Le tolstoïsme est une doctrine sociale exposée dans les écrits philosophiques de l'écrivain russe et inspirée librement de l'Évangile (il s'agit surtout de l'enseignement du Sermon sur la montagne rapporté dans l'Évangile selon saint Mathieu). Les adeptes du tolstoïsme préconisaient une vie ascétique et basée sur un double principe d'amour et de compassion pour autrui. Tout en revendiquant le titre de chrétiens, ils s'opposaient à l'institution de l'Église orthodoxe russe et, dans leur rejet des institutions de l'État, se rapprochaient des anarchistes.

2. Une leçon littéraire d'amour et de compassion

Selon Paul Delsemme, à partir de 1888, inspiré par les écrits de Tolstoï, Wyzewa se met à brûler ce qu'il a adoré (1967, p. 35). Si cette constatation paraît assez exagérée, on ne peut nier qu'à cette époque, le critique se lance avec ardeur dans la création littéraire. Ce passage de la théorie à la pratique confirme bien son évolution vers un anti-intellectualisme incitant à l'action et inconciliable avec les subtilités de la pensée symboliste. Quelques textes, qu'il réussit à achever, exposent « les variations de sa pensée et les tourments de son cœur » (Delsemme, 1967, p. 39). Il est important de remarquer un changement de rôles : celui qui puisait dans la pensée des autres se met à transmettre son enseignement sous forme de récits d'apprentissage, notamment les *Contes chrétiens* et l'histoire de Valbert. La mise en garde contre les ravages de la pensée remplit un chapitre du récit *Le Baptême de Jésus ou les quatre degrés du scepticisme* (1892). Wyzewa y met en scène Jésus qui, au lendemain de son baptême, rencontre un étrange inconnu. Le discours confessionnel de ce dernier provoque la colère de Jésus qui finit par identifier les idées de l'homme avec une tentation de Satan.

Or, ce personnage nommé Valerius Slavus possède plusieurs traits qui l'apparentent à l'auteur lui-même : originaire du pays des Sarmates, il est un chevalier solitaire et désenchanté qui n'a trouvé d'autre refuge que le monde des rêves. Vivant dans une réalité construite à l'aide de sa volonté, Valerius prononce un éloge de la philosophie platonicienne et schopenhauerienne : « Je comprenais comment le monde que j'avais cru réel n'était que l'œuvre de ma volonté. L'esprit ne sort jamais de lui-même : ce qu'il croit sentir au dehors de lui, c'est en lui qu'il le sent, c'est lui-même qui le produit » (Wyzewa, 1902, p. 33-34). Et pourtant Jésus condamne cette attitude, ce qui traduit la rupture de Wyzewa avec les idées de Schopenhauer. Il propose, par contre, de dépasser les étapes du scepticisme en vue de la certitude d'un amour compatissant : « La raison vous commande de renoncer au monde pour vous retirer en vous-même ; mais le cœur vous ordonne de sortir de vous-même pour prendre une part aux souffrances d'autrui. Il n'y a pas d'autre devoir, et il n'y a pas non plus d'autre joie » (Wyzewa, 1902, p. 40).

Une leçon illustrant le passage de l'idéalisme aliénant à l'anti-intellectualisme se dégage de la conclusion du parcours initiatique de Valbert. Tout en s'inspirant de ses propres expériences, dans *Valbert ou les Récits d'un jeune homme* Wyzewa présente, en sept étapes, l'évolution salvatrice d'un jeune homme imprégné de l'esprit fin-de-siècle². Cet esthète de la lignée de des Esseintes, enfermé dans le monde des rêves

2. Il est important de noter que Wyzewa a dédié *Valbert* à son « maître et ami Robert de Bonnières », un écrivain et personnage notable à l'époque, surtout en raison du salon que tenait sa femme Henriette. C'est par l'intermédiaire des Bonnières que Wyzewa a rencontré des penseurs et écrivains qui ont influencé son écriture (comme Taine, Renan ou Barrès). Il considérait Bonnières comme son « seul vrai maître » qui, tout comme sa femme Marguerite, a contribué à former ses goûts (voir Delsemme, 1967,

engendrés par la littérature et l'art, souffre d'un besoin inné d'amour (« un cerveau amoureux »), qu'il est pourtant incapable de réaliser dans la vie³. Privé de la volonté d'agir, il sombre dans une exaltation vaniteuse remplie d'idées illusoire. Et pourtant, il est conscient du poids qui ne lui permet pas de sentir vraiment, sans savoir comment s'en débarrasser.

Même si Wyzewa ajoute au portrait de Valbert des traits grotesques, son dessein est de présenter une métamorphose progressive du héros qui, sous l'influence de rencontres avec des femmes et de la force expressive diffusée par la musique de Wagner, apprend à vivre de vraies émotions. Mais la conversion finale ne serait pas possible si Valbert ne s'était pas mis à brûler ses idoles : « L'extrême conscience qui le caractérise le pousse donc à se retourner contre chacun de ses maîtres passés, philosophes, écrivains et artistes qui ont nourri sa vision idéaliste du monde » (Michelet Jacquod, 2009, p. 45). Arrivé au bout de l'intellectualisme destructif, il décide de combattre tous les penseurs avec leurs propres armes, en rejetant leurs principes avec une pleine conscience. Reste Wagner qui contribue à l'accomplissement de sa conversion. C'est sa « bienfaitante musique » entendue lors du festival de Bayreuth qui permet à Valbert de voir son mal et de s'en délivrer : « Et à peine l'orchestre eut-il joué, ce soir-là, les premières harmonies du *Vendredi Saint*, qu'une surnaturelle lumière se répandit en moi. Je n'avais fait jusqu'alors qu'entendre et admirer *Parsifal* ; pour la première fois je le compris » (Wyzewa, 2009, p. 209-210). Malgré l'éloignement du wagnérisme projeté sur tous les arts, Wyzewa ne cesse de voir en Wagner un maître, même si son regard est dès lors porté sur un autre aspect de sa création. Il s'agit du pouvoir évocateur de sa musique, si bien que la compassion finale de *Parsifal* révèle à Valbert la nécessité de renoncer à lui-même et d'apprendre à vivre avec et pour les autres. Suite à « la sublime leçon de *Parsifal* » (Wyzewa, 2009, p. 214), le héros refait sa vie en vue d'aimer son prochain et de travailler pour lui (ce qui renvoie au tolstoïsme).

Certes, la fin du roman fait naître un doute quant à la vérité de la conversion de Valbert (il ne semble pas être conscient de sa grave maladie), mais le narrateur, qui a écouté et rapporté les confessions de son ami entrevu à Bayreuth, annonce dans le sous-titre de l'épilogue que « l'on verra enfin le chevalier Valbert sur le seuil du bonheur » (Wyzewa, 2009, p. 207). Tout en restant dans l'incertitude de le voir réaliser ses projets auprès de la femme aimée, le narrateur a bien annoncé, dès le début, son objectif pédagogique : raconter l'histoire de Valbert pour avertir les lecteurs des dangers d'une vie cérébrale :

p. 63). Il est probable que c'est Bonnières qui, grâce à ses connaissances, a facilité sa carrière de critique en lui faisant ouvrir les portes des rédactions des revues. Cependant, Octave Mirbeau soupçonnait Wyzewa d'avoir été le « nègre » de Robert de Bonnières.

3. Par son aliénation dans la vie cérébrale et le bouleversement du mécanisme de la volonté, Valbert rejoint les héros de tous les romans fin-de-siècle. Voir à ce propos Bertrand, Biron, Dubois, Paque, 1996, p. 22-40.

Et si je ne sais pas bien au juste dans quelle intention Valbert m'a conté les récits qu'on va lire, je sais parfaitement, en revanche, dans quelle intention je me suis mis à vous les répéter. Vous y verrez en quelques exemples les abominables suites [...] d'une conception *intellectuelle* de la vie. [...] Ah ! si les récits de Valbert pouvaient maintenir hors des voies maudites de l'intelligence et de la réflexion ne serait-ce qu'une seule âme, parmi celles qui m'entendent ! Jeunes âmes [...], gardez-vous de croire à votre existence, sortez de vous-même pour ne vivre plus qu'en autrui (Wyzewa, 2009, p. 91-92).

Dans sa tentative de présenter Valbert comme un contre-exemple, Wyzewa rejoint l'auteur de René, mais ce qui paraît ici essentiel, c'est le renversement des rôles : ayant rejeté l'autorité des maîtres, Wyzewa adopte la position d'un maître qui envisage de former la jeunesse décadente. Il veut ainsi indiquer sa propre voie qui l'a conduit « de la posture du Narcisse à celle de François d'Assise en passant par Parsifal » (Michelet Jacquod, 2009, p. 49). Afin d'accomplir sa quête des valeurs universelles, Wyzewa juge nécessaire de se détacher également de l'approche positiviste, en dénonçant les risques de la confiance illimitée dans la science et dans le progrès, non moins dangereux que ceux de l'idéalisme poussé à l'extrême.

3. Les maîtres à penser soumis à examen

Après la débâcle de 1870, la France se tourne vers « le sérieux », d'où l'importance que gagnent deux maîtres à penser : Ernest Renan et Hippolyte Taine. George Steiner souligne leur influence profonde sur le modèle de l'enseignement à l'époque, en rappelant que Renan se voyait en « Prospero éduquant la nation », tandis que Taine élabore une méthode qui a marqué le système scolaire et l'étude des documents historiques et économiques (2003, p. 102-103). Wyzewa, on le sait, subit également l'influence de ces maîtres, même si son adhésion à leur pensée se fait un peu contre son gré : « Les maîtres qui ont agi sur moi, les Renan et les Taine, ceux qui ont pris malgré moi possession de mon esprit, je les ai toujours un peu détestés en les admirant » (« Le Lys rouge », 1895 [1894], p. 215).

Certes, de même que ses contemporains, Wyzewa a découvert leurs idées dans sa jeunesse et s'en est imprégné. Voici donc son souvenir noté dans un article de 1894 : « pour nous tous qui sommes nés après 1850, M. Renan et M. Taine ont été les deux maîtres : ce sont leurs deux voix qui ont le plus profondément résonné en nous » (« La résurrection de M. Taine », 1895 [1894], p. 202). Et Wyzewa de les comparer à deux arbres, liés l'un à l'autre, et dont la disparition a rendu désert tout le jardin. Cependant, autant Renan est tout à fait mort, autant Taine peut encore ressusciter, ce dont témoigne l'ouvrage de son neveu, André Chevrillon, qui apparaît comme un nouveau Taine, « l'élève et le successeur direct d'un des maîtres les plus magnifiques de notre littérature » (1895, p. 205). Ce que Chevrillon a retenu de l'écriture de Taine, c'est

sa méthode parfaite pareille à une machine littéraire complexe, de même qu'un style comparable à celui des grands écrivains de son siècle.

Wyzewa a bien compris la philosophie de Taine qui voit en l'homme et, ce qui en découle logiquement, en l'artiste, le produit d'un ensemble de facteurs extérieurs qui le déterminent. En tant que critique, il refuse pourtant d'appliquer ces principes à l'étude des œuvres originales, défendant ainsi le génie de l'artiste. Considérant certaines idées de Taine comme désuètes, il ne nie pas son influence sur la critique contemporaine, sans pourtant approuver l'avènement de celle-ci en tant que genre nouveau qui commence à détourner l'attention du public de la littérature.

Quant à Renan, on voit son influence dans les *Contes chrétiens* de Wyzewa, notamment à travers la vision humaine de Jésus et l'image de l'Antiquité. Cependant, si le critique ne cesse d'apprécier la musicalité de la prose renanienne au point de le qualifier de poète, il rédige un article violent sur sa philosophie à propos du drame *Le Prêtre de Némi* (1885). C'est pendant la période dite idéaliste que Wyzewa aperçoit les faiblesses de la pensée de Renan, qui s'appuie sur un rationalisme intransigeant. Son explication scientifique de l'univers, fondée sur la théorie de l'évolution, s'oppose en effet à la vision schopenhauerienne dont Wyzewa est alors adepte. Il condamne le positivisme de Renan qui fait prévaloir la science sur l'art, alors que la science ne devrait être qu'un moyen d'arriver à l'art. Une rupture définitive s'effectue dans les années 1890 : dans un article consacré à Anatole France, Wyzewa préconise de se défier de la science dont la toute-puissance est relevée par Renan, et de « tenir pour vain tout effort de pensée », en réprouvant ainsi la supériorité absolue de l'esprit, un des dogmes élaborés par le philosophe (« La philosophie de M. France », 1895 [1894], p. 226-227). À cela s'ajoute le scepticisme de Renan, que l'ancien idéaliste se rapprochant de la religion est incapable d'accepter. C'est à l'occasion de l'affaire Dreyfus que Wyzewa rejette violemment son ancien maître.

Même si Renan n'y est pas évoqué, la séparation avec l'apôtre positiviste des sciences s'affirme dans la préface de *Nos Maîtres*, lorsque Wyzewa annonce la fausseté et l'inutilité des connaissances au nom des valeurs morales : « Car ce n'est pas seulement la vérité qui manque aux soi-disant vérités de la science : mais elles ne sont, en outre, ni belles ni bonnes ; et voici déjà que le monde est devenu presque inhabitable, depuis cent ans que *les lumières* s'y sont répandues » (1895, p. III). L'attitude de savant et d'hédoniste qu'avait proclamée Renan est dénoncée par Wyzewa dans deux contes chrétiens : *Les Disciples d'Emmaüs ou les étapes d'une conversion* (1892) et *Barsabas* (1900). Le premier paraît d'autant plus intéressant que l'auteur se fait maître, et à nouveau, en s'inspirant librement d'un épisode de l'Évangile selon saint Luc, propose au lecteur un récit d'apprentissage qui met en scène deux disciples, Siméon et Cléophas. Le récit de la rencontre avec Jésus ressuscité en route pour Emmaüs s'enrichit de deux paraboles dont l'interprétation erronée (« Les grains perdus ») est opposée à leur compréhension correcte qui mène au bonheur (« Le bon grain »). En effet, c'est un domestique de l'auberge qui découvre le sens des paroles de Jésus, tandis que les disciples, pris d'orgueil suite à leur entretien avec celui-ci,

détournent ses paroles en sombrant dans les illusions du désir jamais assouvi et du savoir toujours hypothétique. En contrepoint à Renan, Wyzewa décrit donc les ravages de l'hédonisme (« je suis dévoré de désirs », se plaint Siméon ; 1902, p. 85) et la vanité de la science. Voici la conclusion de Cléophas qui a consacré sa vie à l'étude selon l'esprit positiviste :

je sentais que je serais heureux tout à fait lorsque j'aurais appris et compris toutes les lois de la nature. Hélas ! j'avais, moi aussi, péché envers Jésus ! Un jour mes yeux s'ouvrirent, et ce fut la fin de ma joie. Je m'aperçus alors que ce que je prenais pour les lois de la nature n'était que de vaines formules (Wyzewa, 1902, p. 88).

Repentis, les deux disciples trouvent refuge dans la vallée où le troisième auditeur de Jésus a créé une communauté quasi utopique, fondée sur l'amour d'autrui. C'est là que s'accomplit la formation des disciples, qui dès lors se mettent à enseigner l'Évangile.

Dans *Barsabas*, Wyzewa présente un personnage qui, comme lui, est polyglotte et cosmopolite. Mais contrairement à l'auteur qui s'est alors rapproché de la foi et a commencé à traduire des ouvrages religieux dont *La Légende dorée*, Barsabas a trahi son don des langues : à force d'apprendre, il a perdu la faculté de penser. L'échec de son aventure intellectuelle résulte du rejet des paroles de Jésus qui lui avait enseigné « le plaisir de la pauvreté, la beauté de l'ignorance, l'inutilité de l'effort et de la pensée » (1902, p. 130). Voici donc les principes de l'anti-intellectualisme chrétien auquel a adhéré Wyzewa.

4. De l'esthétique à l'éthique

Selon Alain, il faut lire et relire les maîtres du passé, même si après la confiance initiale apparaît le doute voire la réfutation (voir Steiner, 2003, p. 113). C'est le cas de Wyzewa qui, tout en revenant à ses maîtres, ce dont témoigne le recueil de 1895, les a en effet détrônés au nom des valeurs nouvelles. La conversion du critique, résultat d'une maturation de sa pensée qui passe de la métaphysique schopenhauerienne à la mystique chrétienne, conduit au remplacement d'une religion de l'art par un art pleinement religieux (voir Michelet Jacquod, 2009, p. 28), s'il ne s'agit, en réalité, du passage de l'art à la vie.

Telle est la leçon qui se dégage du dernier des *Contes chrétiens*, rédigé par Wyzewa en 1901, au lendemain de la mort de sa femme Marguerite. *Le Fils de la veuve de Naïm ou la mort et l'amour* met en scène Thomas, dont l'histoire renvoie sur plusieurs points à celle de Wyzewa. D'ailleurs, le récit aborde des sujets-clés pour l'auteur : ceux de l'art, de l'amour et de la foi. En prolongeant un épisode de l'Évangile selon saint Luc, à savoir la résurrection du jeune homme de Naïm, Wyzewa compose une histoire émouvante qui comporte en filigrane tous les aspects de l'esprit fin-de-siècle,

ainsi qu'un remède au mal décadent. Car Thomas, ramené à la vie par Jésus, reste toujours mort dans son âme : envahi de pessimisme, solitaire et inactif, le cœur vide de désirs, il se croit condamné à vivre en ayant le goût de la mort dans la bouche. C'est la beauté de l'art qui éveille les sens de ce décadent, si bien qu'il découvre sa vocation et devient sculpteur, s'acharnant à créer un chef-d'œuvre. Mais son cœur reste vide, sans que l'art ni même le désir pour une femme ne puissent le guérir. Le salut vient de l'amour que lui inspire la vue de sa femme, Eunice, en pleurs. La vraie émotion détourne Thomas de ses ambitions d'artiste et lui permet, pour la première fois, de ressentir la joie. Uni à sa femme de façon quasi mystique, il découvre la beauté de la vie en suivant l'enseignement d'Eunice. C'est elle qui dévoile devant lui tous les aspects de la beauté : celle de l'art classique, de la nature, des hommes et de la religion, jusqu'à celle de la mort. De même que Marguerite, Eunice est emportée par la maladie, mais l'amour s'avère capable de transcender la mort. Revenu à la foi et sentant la présence spirituelle de sa femme auprès de lui, Thomas devient prêtre dans l'intention de suivre la volonté de Dieu et de prêcher l'Évangile.

La recette pour la vie que Wyzewa présente dans son conte rejoint les déclarations formulées dans la préface de *Nos Maîtres* :

C'est par nos sens et par notre cœur, nullement par notre raison, que nous entrons en contact avec la nature éternelle. [...] Les bois, le soleil, la mer, et le spectacle varié de la vie m'ont enseigné une métaphysique plus sérieuse et plus simple, et d'un usage infiniment plus commode, que toutes celles qu'on trouvera péniblement élaborées dans les premiers chapitres de ce livre (1895, p. IV).

Dans la dernière partie du recueil, intitulée « La religion de l'amour et de la beauté », Wyzewa se place nettement à l'opposé de ses maîtres d'autrefois. La figure de saint François d'Assise, le nouveau maître, dont la philosophie renoue avec celle de Tolstoï, résume dans l'optique chrétienne les principes visés par le critique : la quête du bonheur, l'amour pour toute la création, la pauvreté *sensu largo* qui s'élève contre la propriété et la science, les « deux chaînes qui liaient l'homme à lui-même et l'empêchaient ainsi d'être heureux » (« Saint François d'Assise », 1895 [1893], p. 323). Traducteur des *Petites fleurs de Saint-François d'Assise*, Wyzewa a retrouvé trois « fleurs de la vie » : l'amour, la poésie dont il a découvert la beauté⁴, et le so-

4. Cette découverte paraît assez surprenante, étant donné que Wyzewa, dans les années 1880, a été le premier parmi les critiques à bien interpréter et comprendre la poésie de Mallarmé (« Notes sur l'œuvre poétique de M. Mallarmé », 1895 [1886]). Cependant, en 1893, il avouait : « je ne comprends plus avec la même précision littérale ces beaux poèmes de M. Mallarmé. [...] Ainsi la poésie de M. Mallarmé m'apparaît moins clairement explicable qu'elle m'apparaissait autrefois : mais jamais, en revanche, elle ne m'était encore apparue si belle, jamais elle ne m'avait si profondément touché » (« Le florilège de M. Mallarmé », 1895 [1893], p. 126). La réflexion a donc cédé la place à l'émotion, élément désormais essentiel dans la réception de la poésie.

leil, « ce doux consolateur qui donne la santé aux corps, et qui répand dans les âmes la tranquillité et la joie » (« Du soleil », 1895 [1893], p. 338).

L'admiration pour les paysages ensoleillés de sa chère Provence ont amené Wyzewa à se libérer du wagnérisme qui puisait dans l'imaginaire du Nord : « Désormais c'est fini [...] d'entendre l'appel trompeur des ondines, des nixes, des *roussalkas*, de toutes ces fées du Nord qui ont des voix si charmantes, mais point de corps et point d'âme. Elles sont filles de la Nuit » (1895 [1893], p. 339). On voit donc Wyzewa adhérer aux valeurs esthétiques élaborées dans les pays du Sud où il a pu apprécier « une beauté harmonieuse, pure, vraiment classique » (p. 340). Le dépassement de la pensée symboliste, qu'en 1894 Wyzewa identifiait avec l'abstrait et le compliqué, les symboles obscurs et les théories confuses, coïncide avec le retour au goût classique : la simplicité, l'ordre et la clarté. Le théoricien du symbolisme a perçu le besoin de réapprendre à peindre et à écrire des poèmes, mais surtout à conter, l'art du roman étant depuis une dizaine d'années remplacé par celui de la dissertation philosophique.

Tout aussi important, le retour à l'ancien idéal esthétique s'accompagne du passage à un système de valeurs morales, détruit à l'époque « d'une foi absolue dans la supériorité de l'œuvre d'art sur le reste des choses » (Wyzewa, 1911, p. 8). Aussi, afin de saisir l'atmosphère de cette période, de même que le bouleversement provoqué par Paul Bourget, Wyzewa a-t-il rédigé, en 1911, l'introduction au *Disciple*. En tant que porte-parole de sa génération, Wyzewa accentue la séparation entre l'univers des hommes de lettres qui, occupés de la vie de l'esprit, ne servent que l'art, et celui des bourgeois médiocres attachés à la réalité. La portée morale de l'œuvre paraissait aux écrivains aussi peu importante qu'impossible à concevoir à l'époque des élans philosophiques. Avec *Le Disciple*, publié en 1889, Bourget frappe donc fort en proposant un roman qui, par la mise en place d'une doctrine morale, brise chez ses confrères la conviction de leur supériorité et la distance du monde réel. Revenu à la foi, Wyzewa dénonce l'incrédulité de l'époque, en considérant ses contemporains comme « l'aveugle et stupide troupeau » s'amusant à suivre les audaces des maîtres d'alors et inconscients des dangers de dépravation qui pourraient en résulter (1911, p. 14). C'est à Bourget le moraliste que revient le mérite d'avoir pris, avec courage, la position de maître, et d'avoir enseigné la vérité : « la seule doctrine religieuse et sociale qui lui parût capable de sauver son pays » (1911, p. 15).

Teodor de Wyzewa place en épigraphe à *Nos Maîtres* une pensée de Saint Bernard selon laquelle on apprend plus de la nature que des livres. Et saint Bernard de continuer : « au cas où il te serait impossible d'écouter les maîtres, ce sont les arbres et les pierres qui t'enseigneront ». Voici le message du « Conte pour les mauvais élèves » qui clôt *Nos Maîtres*. C'est l'histoire d'Albert, un mauvais élève qui a vu en rêve le sort misérable de ses camarades récompensés par des prix à la fin de l'année scolaire. Leurs talents intellectuels sont devenus la cause du malheur qui inspire de l'effroi à Albert. Il renonce donc à poursuivre son éducation et, avec l'aide de Dieu, mène une vie simple remplie de travail.

Le conte final apparaît comme un résumé symbolique de la quête des valeurs que retracent les articles et les textes de Wyzewa. Celui qui s'est imposé comme « l'éminence grise du symbolisme français » (Delsemme, 1967, p. 122) s'est avéré en effet « un esprit fort » (Michelet Jacquod, 2009, p. 11) capable de saisir l'essentiel et le meilleur de l'apprentissage des maîtres pour ensuite entrevoir des perspectives salutaires face aux dangers de l'hyperconscience, du positivisme et du culte de l'art. Le personnage de Valbert illustre parfaitement l'envie de se libérer de l'emprise des maîtres : avec ce récit de transition, Wyzewa « vire d'un idéalisme intransigeant à l'idée chrétienne d'une intellectualité qui s'efface d'elle-même devant la puissance émotionnelle de la vie » (Chomet, 2010).

Ayant dépassé, sinon rejeté l'autorité des maîtres, il s'est fait éducateur de ceux qui ont subi l'attrait du symbolisme, mais se sont dirigés, par la suite, vers des voies nouvelles. Plusieurs d'entre eux, comme les adeptes du naturisme, ont bien reconnu leur dette envers Wyzewa, le critique qui a révélé l'intelligence « illuminée par l'amour » (voir Delsemme, 1967, p. 184). Même si la dynamique de sa pensée lui a valu aussi bien des détracteurs et, paradoxalement, contribué à ce qu'il soit tombé dans l'oubli, il n'en est pas moins vrai qu'au bout de sa quête spirituelle inhérente à l'affranchissement de l'héritage symboliste, Wyzewa a pu être compté parmi les grands convertis du début du XX^e siècle.

RÉFÉRENCES

- Bertrand, J.-P., Biron, M., Dubois, J., Paque, J. (1996). *Le Roman célibataire. D'À rebours à Paludes*. Paris : José Corti.
- Chomet, L. (2010). Peinture d'âme et d'époque : Valbert ou les Récits d'un jeune homme. *Acta fabula*, vol. 11, n° 10. Récupéré de <http://www.fabula.org/revue/document6044.php>
- Delsemme, P. (1967). *Teodor de Wyzewa et le cosmopolitisme littéraire en France à l'époque du Symbolisme*. Bruxelles : Presses Universitaires de Belgique.
- Jenny, L. (2002). *La Fin de l'intériorité*. Paris : Presses Universitaires de France.
- La Revue wagnérienne* (1993) [1885-1887]. Genève : Slatkine Reprints.
- Michelet Jacquod, V. (2008). *Le Roman symboliste : un art de l'« extrême conscience »*. Genève : Droz.
- Michelet Jacquod, V. (2009). *Introduction*. Dans T. de Wyzewa (2009) [1893], *Valbert ou les Récits d'un jeune homme* (p. 4-59). Paris : Classiques Garnier.
- Steiner, G. (2003). *Maîtres et disciples*. Paris : Gallimard.
- Wyzewa, T. de (1895). *Nos Maîtres*. Paris : Perrin.
- Wyzewa, T. de (1902). *Contes chrétiens*. Paris : Perrin.
- Wyzewa, T. de (1911). *Introduction*. Dans P. Bourget (1930), *Le Disciple* (p. 5-16). Paris : Nelson.
- Wyzewa, T. de (2009) [1893]. *Valbert ou les Récits d'un jeune homme*. Paris : Classiques Garnier.

RÉSUMÉ : L'article analyse les écrits critiques (réunis dans *Nos Maîtres*) et les textes littéraires de Teodor de Wyzewa en fonction de son attitude à l'égard de ceux qu'il considérait comme ses maîtres. L'évolution de la pensée de Wyzewa démontre que cet adepte du wagnérisme s'est progressivement éloigné de ceux qui l'ont influencé, en remplaçant une approche intellectuelle de l'art et une foi aveugle dans la science, jugée vaine, par un idéal à la fois esthétique et éthique. Dans le roman *Valbert ou les Récits d'un jeune homme*, Wyzewa décrit un détachement de l'idéalisme aliénant au profit d'une attitude spontanée face à la vie. Sa relecture des paraboles bibliques remet en question la philosophie schopenhauerienne au profit du tolstoïsme (*Contes chrétiens*). La quête des valeurs morales entraîne une rupture avec la pensée symboliste en faveur d'une religion de l'amour et de la beauté. En formulant son propre enseignement, Wyzewa a donc dépassé l'autorité de ses maîtres, sans pourtant amoindrir leur importance pour toute sa génération.

Mots-clés : Wyzewa, wagnérisme, philosophie schopenhauerienne, science, religion, beauté

Teodor de Wyzewa in relation to his masters

ABSTRACT: The paper analyzes Teodor de Wyzewa's critical writings (collected in *Nos Maîtres*) and literary texts, paying special attention to his attitude to those whom he considered his masters. The evolution of Wyzewa's ideas shows that this adept at Wagnerism gradually distanced himself from those who had influenced him, replacing the intellectual approach to art and blind faith in science, regarded as worthless, by an aesthetic and ethical ideal. In the novel *Valbert ou les Récits d'un jeune homme*, Wyzewa describes a move away from alienating idealism towards a spontaneous attitude to life. His new interpretation of biblical parables abandons Schopenhauer's philosophy in favour of the Tolstoyan movement (*Contes chrétiens*). The search for moral values is connected with a break with Symbolist thought for the benefit of a religion of love and beauty. Formulating his own teaching, Wyzewa surpassed the authority of his masters, without, however, diminishing their significance for his generation.

Keywords: Wyzewa, Wagnerism, Schopenhauer's philosophy, science, religion, beauty